

VIOLENCE ET PAROLE

L'ENFANT ET LE CHAT

1ère émission

réalisée à partir des dessins d'un enfant en cure chez Denis Vasse.

Le texte est tiré de la bande son

Denis Vasse - La vraie violence, la vraie violence suppose toujours que quelque chose ... comment dire.. que quelque chose de la parole dans laquelle l'homme demeure... ne peut pas être entendu, n'a pas été entendu ...

Les enfants violents, vraiment, les enfants violents, c'est, les enfants qui n'ont pas trouvé accès dans le langage, dans cet espèce de réseau symbolique du langage où ils demeurent entre leurs parents, sans être prisonniers du corps de leurs parents. La parole, c'est ce qui- permet l'expression de la tendresse aussi bien que de la colère..., les deux. Mais justement, une vraie colère est une demande formidable et une demande de tendresse. Pourquoi ? Pourquoi les enfants ont cet art extraordinaire de mettre en colère leurs parents ? - Parce que pour eux, mieux vaut encore la colère qui les détruit que rien du tout.

(sous-titre L'enfant et le chat)

Michel Farin : Quelque chose de la parole dans laquelle l'homme demeure n'a pas été entendu.

Denis Vasse, dans son travail de Psychanalyste, se trouve chaque jour le témoin de cette tentative désespérée pour retrouver le chemin qui fait sortir de cette prison : entendre ce qui n'a pas été entendu. Avec les enfants c'est le plus souvent les entendre dessiner. Qu'est ce que ça veut dire ? Non pas qu'est-ce que c'est - Une maison, un chapeau, une fumée, un enfant ou un gribouillis mais bien plutôt, qu'est-ce que ça veut dire ?

D.V. : Ce dessin là est très différent des autres. Et c'est le seul dessin ... que Jean-Pierre a fait alors que ses parents étaient là, dans la même salle que moi.

M.F. : Jean-Pierre, un enfant de 7 ans, que Denis Vasse a rencontré chaque semaine pendant 6 mois.

D.V. Alors ce qui est amusant, c'est que j'avais noté ... dans ce que j'avais écrit après la séance que l'enfant se laissait porter par le rythme du discours de sa mère". Et je me suis aperçu après, que, les traits d'angle, ces traits droits, étaient absolument le mur derrière lequel il se mettait, en même temps qu'il écoutait parler sa mère.

C'est comme le rythme du discours de sa mère.
Alors qu'elle me disait qu'il était buté et qu'il n'y avait rien
moyen d'en tirer ... C'est comme un mur, la ligne Maginot..

M.F. : Quelle violence cachée derrière ce mur - La ligne
Maginot ... Non pas qu'est-ce que c'est ? Mais qu'est-ce
que ça veut dire ?

D.V. : Je trouve cette cure assez exemplaire comme écriture,
avec une forme qui se retrouvera absolument dans tous les
dessins. C'est cette forme d'angle, cette pointe ...
- Alors c'est un enfant qui ne parle absolument pas. C'est pour ça
que ses parents viennent me voir, c'est parce qu'il ne.... parce
qu'il est très agressif et que tout l'entourage est inquiet : ses
parents, la maîtresse, l'entourage social ; parce qu'il ne parle pas
en dehors de sa maison, en dehors de chez lui, il ne parle pas. Il
est enfermé dans une espèce de mutisme qui inquiète tout le
monde.
Alors, comme il dessine volontiers, j'accepte qu'il ne parle pas et
je lui déclare
- Que ça m'est égal qu'il ne parle pas et que moi, je suis un
docteur du coeur et que j'entends dans le silence.

M.F. Tu lui parles, il te répond en dessinant...

D.V. : je lui parle, il me répond par oui ou par non, un
mouvements très très..., à peine perceptible d'approbation ou de
désapprobation. Et quand j'ai trouvé ce que signifie ce qu'il a
dessiné, il dessine à nouveau. C'est-à-dire que ça fonctionne
exactement comme les associations dans un rêve. Il associe à
partir de l'interprétation que je donne et qu'il approuve ... C'est-
à-dire, une véritable interprétation.
Toute la cure, on le verra, va tourner autour d'un détail qui
apparaît de manière répétitive dans les dessins : c'est-à-dire qu'il
dessine un bateau sur lequel, il est, lui. C'est toujours lui qui est
là, et sur la voile duquel se trouve un chat. Un chat qui est
constamment sur cette voile. Je vais lui demander par exemple :
- C'est un ours ? ...
- C'est un chien ? ...
- C'est un chat ? je lui dirai ?
Il me dira (signe de tête « non ») Et finalement, je lui dirai à un
moment donné :
-C'est..., le chat de la petite sœur". Et il me dira... (signe
affirmatif de la tête)

M.F. : Oui...

D.V. : C'est un enfant qui avait été suivi par une petite soeur qui est morte à l'âge d'un an, alors que lui en avait trois. Et qui est morte d'une malformation crânienne, une craniosténose. Et cette petite soeur morte avait été le centre de ... toute la famille durant sa maladie aux dépens des autres enfants qui sont réduits au silence justement tant qu'il s'agit de cette petite fille qui est si gravement atteinte. Et lorsqu'elle est morte, la mère a laissé plusieurs pièces intégralement dans la position où elles étaient quand l'enfant est morte. Et en particulier elle avait laissé sur les meubles, en particulier sur le buffet de la cuisine, un ours qui appartenait à la petite fille. Et ce chat était perché en haut. Donc j'ai levé les yeux. Et, ce mouvement des yeux, m'a fait associer à ce que m'avait raconté la mère. Et donc, avec cette espèce de trouvaille qui marque l'irruption de ce qu'a retenu l'inconscient dans l'analyste... – l'inconscient de l'analyste – et qui m'a fait dire : - Ah ! j'ai trouvé. C'est le chat de ta petite soeur ou l'ours de ta petite soeur, je ne sais plus finalement je comprends, les nuages, surtout celui-là c'est la couronne mortuaire. Et à ma grande stupéfaction, il m'a dit - " Oui" -

(silence)

M.F. Les nuages sont là depuis

D.V. : ... depuis le début. Depuis le début, absolument. Oui, (les nuages) ... qui, enfin trouvent leur source dans cette espèce de fumée noire, qui est très très angoissante, très très forte ... La cheminée qui crache cette fumée noire, c'est la cheminée de l'angoisse ...

- C'est le chat de la petite soeur ?

Et il me dit :

- Oui.

Je lui dis :

- Il est toujours sur le buffet de la cuisine ?

- Oui

Et je lui dis :

- Tu voudrais qu'on l'enlève

Et pour la première fois de la cure, il me regarde face à face. Ça, c'est pour la première fois. Pour la première fois il me regarde en face ... Enfin, il y a une espèce de langage entre nos deux visages qui s'instaure. Alors comme il me regarde avec beaucoup d'étonnement, je lui dis :

- Tu ne voudrais pas ?

Et il me dit :

- Non.

Donc à la fois, cette espèce d'éclair du visage prouve que ... ce que j'ai signifié : "tu voudrais qu'on l'enlève" l'a touché au coeur, et en même temps "Non". Parce que l'enlever c'est sortir de l'imaginaire maternel.

Ce qui est à repérer, avec beaucoup d'acuité, puisque c'est vraiment le conflit intérieur, qui n'a jamais été signifié. Je reviens sur le chat et je lui dis :

- C'est à toi le chat ?

Il me dit :

- Oui.

Je lui dis : « C'est toi qui lui avait donné ? » Donc je l'installe dans une espèce de dialogue avec cette petite sœur morte.

Il me dit :

- Oui

Peu importe que ce soit effectivement vrai ou pas. Là, on est dans le lieu du fantasme. Je lui dis :

- Tu lui parles à ce chat ?

Il me dit :

- Oui

Je lui dis :

- Tu lui parles comme à ta petite soeur.

Il me dit :

- Oui

Je lui dis :

- Tu lui parles dans ton coeur ?

- Oui,

- Tu aurais voulu que le chat l'empêche de mourir ?

- Oui,

- Tu lui avais donné pour pas qu'elle meure ?

- Oui,

- C'est pour ça que tu ne parles pas, pour pas qu'on sache que tu parles à ta soeur, c'est ton secret.

(silence)

M.F. Ainsi considéré, le dessin devient écriture. Et l'écriture trahit toujours quelque chose de l'inconscient qu'elle révèle et qu'elle cache, comme la voix. L'énigme de l'écriture ne peut se développer que dans le silence de l'écoute, comme l'énigme de la violence.

D.V. : Il arrive souvent que des enfants soient submergés par la tristesse parentale, quelle vienne de la mère ou du père sans qu'il y ait de déchirure dans cette tristesse qui permette la réciprocité, à savoir pour l'enfant, l'inscription de ce qui surgit en lui et qui le fait danser, d'une certaine manière.

M.F. C'est vécu comme en trop.

D.V. : Alors l'enfant ... il est vécu comme en trop, de son côté ; mais comme absolument nécessaire, pour être, lui, le tableau d'inscription de l'angoisse maternelle ... Parce qu'il écoute et qu'il est rempli de cette angoisse. Tous les psychotiques d'ailleurs te disent qu'ils sont remplis de mots. Un psychotique qui a peur, qui a peur dans son être même, dans sa non-existence même, c'est comme ça qu'il s'exprime. Il se bouche les oreilles, il ne se bouche pas les yeux, il se bouche les oreilles. Pourquoi ? Parce que, ce avec quoi ils se battent, ce dont ils sont pleins, au point d'être noyés intérieurement, c'est précisément des mots de l'angoisse maternelle qui ne le signifient pas, où il n'a plus de place pour lui. Dans ce dessin, le bateau est submergé par la mer et l'enfant apparaît symétriquement opposé au chat sur cette espèce de sein de la mer, sur cette voile. Il est donc fantasmatiquement à la place du chat. Et l'interprétation va faire chuter cet objet imaginaire, fantasmatique, qui confond le chat et l'enfant.

Et cela se voit dans le dessin suivant où le bateau a beaucoup moins d'importance, où le chat est devenu une sorte de moustique sur le pont, où l'enfant prend du recul, déjà tout entier pris dans un réseau de fantasmes agressifs que signifient l'apparition des indiens, de l'avion, et le fait qu'ils s'entretuent. Tandis que dans la mer, dans le lieu des fantasmes, se trouve d'une certaine manière figuré, le conflit entre le papa requin et la maman requin avec leurs trois enfants, dont l'un va mourir et l'autre va se trouver entouré à nouveau pour être protégé, par un poisson. Il va se retrouver dans le ventre de sa mère. Dans ce dessin-là apparaît une force et une agressivité, une violence qui étaient déjà présentes dans les autres mais cachées, cachées comme elles l'étaient derrière ce mur de la ligne Maginot, cette forteresse. D'une certaine manière, n'est-ce pas, la cure est le développement de ce que ce dessin-là cachait, dans sa force. Et alors, après ce dessin-là, pratiquement, le chat va disparaître de tous les dessins de la cure.

(silence)

Alors, à la fin de la séance, je vois rapidement la mère, entre deux portes, qui me dit : - Je ne sais pas ce qui se passe, mais ça va beaucoup mieux et, à l'école on me dit qu'il parle.

(silence)

Si nous n'arrivons pas à parler... Si nous n'arrivons pas à parler, c'est que constamment quand une oreille se présente à

nous, nous la lisons comme la mère narcissique des premiers temps. Et par conséquent, elle est, l'impossibilité d'être entendu.

(silence)

M.F. Alors, qu'est-ce qui permet cette sortie ? Tu dis issue symbolique ... Cette sortie du cercle.

D.V. : Je crois que ce qui permet cette issue symbolique c'est... c'est l'expérience d'être écouté par quelqu'un d'autre. Mais il ne faut pas... C'est des mots importants ... Comment, comment sort-on de cette logique de l'imaginaire entre la mère et l'enfant ? Eh bien, dans la mesure où un troisième terme qui est la place du père, du fait qu'il tient la place d'époux pour la mère, et de père pour l'enfant, permet ... une respiration, et pour l'enfant et pour la mère. C'est-à-dire qu'il rompt ce qu'avaient d'imaginairement collé l'enfant et la mère. Il y a une référence au troisième terme qui permet à l'enfant d'être entendu comme ce qu'il est pour un autre que la mère.

M. F. D'une certaine façon, aucun homme au monde ne peut tenir ce rôle que tu indiques comme celui du père

D.V. : Aucun homme au monde ne peut tenir ce rôle. Tout à fait. D'ailleurs je n'ai jamais vu dans les analyses, je n'ai jamais vu aucun homme revendiquer, sur le divan, la paternité de ses enfants. C'est toujours un étonnement extraordinaire. Ceux qui revendiquent la paternité réelle des enfants, ce sont les paranoïaques, c'est-à-dire ceux qui vivent en plein dans l'imaginaire. Et qui vont soumettre à leur imaginaire jusqu'à les rendre dingues enfin, jusqu'à les ... comment dire ... les faire mourir, les réduire à une image d'eux-mêmes, leurs propres enfants. Mais, ce que je crois, c'est que le concept de père, ce n'est pas la matérialité d'un père présent qui le représente pour un enfant ... Est du côté du père, tout ce qui dans la vie d'un individu, lui est adressé par une parole qui le libère de cette relation duelle et emprisonnante. Quand un enfant est coincé comme ça, il cherche, il cherche à crier ... son désespoir ou son espoir partout. C'est-à-dire qu'un enfant va pouvoir se trouver un substitut paternel. - Qu'est-ce que ça veut dire un substitut paternel ? ça veut dire, un être, par où lui advient, quelque chose de l'ordre de la parole, qui distingue entre la vie et la mort, qui distingue entre la souffrance de sa mère et son désir de vivre.

M. F. Qui ouvre.

D.V. : Qui ouvre ... Qui ouvre cette relation.

(silence)

M.F. Etre délogé de la forteresse. Sortir de l'imaginaire maternel. Prendre le risque de ne plus rester avec sa mère et laisser tomber le chat, échapper à la violence qui détruit, et se confier à la violence qui parle. Quel renversement !

D.V. : Ce dessin-là, représente la fin de l'orage. C'est-à-dire que c'est sur ce dessin qu'apparaissent pour la première fois, un père et son fils, sur une route qui va de la maison au jardin. Et c'est dans ce dessin que se déploie ce qui était dans la fumée noire de la maison première. Et ça se déploie en nuages d'une part et, en une écriture où le mot père apparaît. Et d'ailleurs, derrière ce dessin, l'enfant va écrire pour la première fois le nom, le prénom de tous les membres de sa famille : son père, sa mère, son frère et lui-même, sans oublier le nom du bébé mort.

M.F. C'est exactement derrière celui-là.

D.V. : C'est derrière celui-là. Ensuite, alors, il fait un merveilleux soleil et je lui dis :

- Il a une bouche, il parle ?

Il me dit :

- Non.

Je lui dis :

- Il parle pas, parce qu'il a peur ?

- Non

- Parce qu'il veut pas ?

- Non.

Alors, je lui dis :

- Il ne parle pas parce qu'il a envie de revenir ? ...

A ce moment là, il me dit :

- Oui, avec un sourire dans les yeux et en me regardant.

Donc, là aussi, vraiment, le silence entre nous devient vraiment un signifiant du désir, du désir de venir, et de parler, et d'être déchiffré dans son propre désir. Alors, évidemment, quand on dit que le soleil représente le père dans les dessins d'enfants, je veux dire là qu'il nous l'indique, sans le savoir mais avec une pertinence absolue puisque c'est la fumée qui écrit le nom "père", qui va donner naissance à cet espèce de soleil absolument prestigieux qui permet... la respiration. Ça, ça respire ; Ça, ça ne respire pas. L'apparition de cette figure paternelle se trouve comme par hasard accompagnée de petits coeurs sur les volets et, immédiatement de ce qui est le support de la loi parentale à savoir d'un fantasme de castration absolument magnifique où le monsieur bûcheron va couper un arbre pénien et il est rouge, rouge non de honte mais de colère.

(silence)

Alors évidemment un dessin comme ça, dans une cure comme ça, devient extraordinairement signifiant puisque c'est un soleil qui parle et qui, par conséquent édicte une espèce de loi de la création. Les choses sont différenciées d'une certaine manière. Et cette parole du soleil, cette parole du père est une menace, dans la mesure où elle différencie l'enfant de la mère, et où elle interdit où elle s'interpose entre le désir sexuel de l'enfant et la mère ...

M.F. : Qui était collé dans le chat...

D.V. : ... qui était collé, c'est ça, qui était collé dans le chat de la soeur et si l'on voulait, dans la chatte de la mère.

M.F. Alors

D.V. : Alors, cette fin d'orage, si l'on veut poursuivre, elle est annoncée par cette sorte de langue qui apparaît entre les montagnes et le bateau au dessus de la mer, qui rappelle la langue de fumée noire très angoissée, très angoissante de la maison primitive et qui en même temps est tout autre chose. C'est l'apparition de couleurs. Et là, j'ai vraiment cherché très longtemps ce que c'était. Et plus je me trompais dans les interprétations, plus il était excédé et plus il gribouillait cet espèce de coin jusqu'au moment où, levant enfin ... le regardant comme ça, je lui dis - J'ai trouvé : c'est un arc en ciel. Et alors, il n'a dit : Oui. Il m'a dit oui et, il était très heureux. Et je lui ai dit : quand l'arc en ciel apparaît, c'est qu'il fait beau et on n'est pas tenté de faire la guerre, on est bien avec les gens qui nous entourent.

Alors évidemment c'est très beau, parce que quand on voit cet espèce d'orage, qui est aussi bien un orage de feu, de pierres, de neige, qui lui tombe dessus, et puis tout d'un coup cet arc en ciel qui apparaît, bon, une fin d'orage, jusqu'à l'apparition du père et du fils, et puis cet espèce de soleil éclatant au moment même ... Alors, c'est le moment où socialement il redémarre et où, disons, la sédation de ses symptômes agressifs, d'emmurement, d'être butté etc ... cède. Et d'ailleurs, c'est le moment aussi où toute la famille retrouve une espèce de tempo, de rythme beaucoup moins agressif et beaucoup moins cassant. Alors, dans le jeu, je lui dis :

- Eh bien dessine moi, mort.

Alors il dessine une tombe avec moi dedans et un tank qui m'a tué

et, lui qui est là.

- Il a tué le docteur Vasse,
Et il met trois fleurs dessus. Et je lui dis :
- Le Dr Vasse mort ?
- Oui.
- Et celui-là, il est bien content que le docteur Vasse meurt ...
Il me dit :
-Oui.
Et tout de suite après, il me dit :
- Non,
C'est-à-dire l'affirmation - dénégation qui manifeste quelque chose de l'inconscient qui s'est dit dans la contradiction. Il est content que je sois mort et il n'est pas content. Il y a une espèce de rupture là, dans laquelle on peut toujours pointer quelque chose qui se dit, du côté de l'inconscient.

M.F. Il voudrait dire un peu "il va être content de partir, de te quitter, et en même temps, il n'est pas content que tu disparaisses".

D.V. : C'est ça ... Il peut me dire que je suis mort ou que je vais disparaître pour lui. Mais, c'est parce que je ne suis pas mort et que je ne vais pas disparaître vraiment de mon côté, donc que la mort, j'allais dire ... La mort est vaincue d'une certaine manière. La mort qui l'emprisonnait est vaincue. C'est une espèce de délivrance. C'est le départ de l'enfant.

M.F. C'est le vrai adieu.

D.V. : C'est le vrai adieu, C'est une espèce de naissance dans un monde qui est le sien et qui n'est plus encombré par le risque de la mort.

(silence)

M.F. Il faut que le chat chute à temps.

D.V. : Il faut que le chat chute à temps, oui, tout à fait ... D'une certaine manière, la position de l'analyste, c'est la possibilité d'être à la place de la mort. Être submergé par le signifiant de la mort dans quelque chose qui est irrépressible, auquel on ne peut pas échapper... et tenir debout là-dedans, mais, avec comme seul repère la parole. C'est-à-dire il n'y a, pour vivre la dimension du désir, il n'y a finalement, devant la menace de la mort, que médiatise la menace de castration, il n'y a jamais que la parole.

C'est comme si la boussole cessait d'être affolée, à rechercher un repère imaginaire, et que quelque chose puisse ... que tu puisses demeurer dans ce qui t'advient. Car la parole c'est

toujours ce qui t'advient ... Quand tu parles, c'est quelque chose du désir qui traverse le lieu de la mort, le lieu du corps de mort. Et alors évidemment quand on est analyste, on le touche du doigt à longueur de journée.

(silence)

Ce qu'on peut dire ... Ce qu'on peut dire avec certitude, c'est que le fantasme – appelons-le fantasme – le fantasme de la résurrection fait partie de la structure de l'homme... Je ... Il y a des rêves qui sont équivalentement la résurrection des os desséchés dans Ezéchiel.

(silence)

C'est la violence de l'esprit ... Et je crois, pour ma part, qu'elle est ... Qu'elle est plus forte que la violence qui donne la mort ...

(silence)

Je le crois ...

(silence)

M.F. Mais sans preuve, finalement alors ...

D.V. : il n'y a jamais de preuve ... tu programmes une guerre, mais, tu ne programmes pas la violence de l'esprit... C'est pour ça que tu ne programmes pas un enfant ...

(générique)

VIOLENCE ET PAROLE

VISAGES SANS VOIX

2ème émission

réalisée au zoo du Parc de la Tête d'Or et chez Denis Vasse.

Le texte est tiré de la bande son.

- 1--

(salle de conférence avec public)

Denis Vasse : si vous voulez ... nous allons commencer
en écoutant une chanson de Johnny Hallyday.

Chant de J. Hallyday :

"À force de briser dans mes mains des guitares sur des scènes de violence ou des lumières
bizarres.

À force d'oublier qu'il y a la société m'arrachant du sommeil pour me faire chanter.

À force de courir sur les routes du monde pour les yeux d'une brune ou le corps d'une blonde.

À force d'être enfin sans arrêt le coupable, le voleur, le pieux, le violent admirable,

J'ai oublié de vivre ... (ter)"

D.V. : Je crois que dans cette chanson et surtout dans cette voix, vous reconnaissez tous les thèmes qui ont été traités hier et surtout cette espèce de conclusion qui, dans sa brièveté, contient et retient tout.

"À force d'être le violent admirable, j'ai oublié de vivre..."

C'est effectivement à la fois la passion et le drame des violents. C'est la recherche d'une vie qu'ils oublient ou, dans le langage de la psychanalyse, qu'ils refusent. Parce que oublier, d'une certaine manière, c'est refuser.

"...J'ai oublié de vivre...(bis)"

(sous titre : Visages sans voix)

(Ambiance de Zoo avec voix d'enfants, images d'animaux)

D.V. : On a l'impression de douceur...

Michel Farin : Ça, c'est fascinant.

D.V. : Oui. La violence, ce n'est pas ça. Ça, c'est un tigre. On dit que c'est violent parce qu'on projette dessus cette image, cette froideur de la violence qui cache une espèce d'explosion. On fait la même projection anthropologique sur les bêtes et sur Dieu.

M.F. : C'est curieux, tu dis : "la violence c'est pas ça". Et puis, quand on veut donner une image de la violence, on donne des images de bêtes.

D.V. : Oui ... On donne des images de bêtes parce que c'est l'homme qui se projette dans une bête et, c'est ça la violence. La violence suprême, l'auteur de la Genèse a pigé cela, la violence suprême, c'est le serpent. Quelle est la violence qui te fait donner figure d'homme et parole d'homme à une bête aussi informe ?

Tu vois, c'est l'esprit projeté dans le non-esprit ! Et tu te laisses prendre à cette projection. D'ailleurs cette violence revient puisque c'est toi qui lui a donné. Les bêtes n'ont que la violence qu'on leur donne, d'une certaine manière, autrement, c'est un loup, c'est un tigre et, il obéit à sa loi de loup ou de tigre. Mais je crois que, c'est ce qu'on disait tout à l'heure, il n'y a qu'à regarder une mère qui se fâche contre son fils sans avoir le cœur brisé. Et puis, un lion qui se fâche contre son petit ou qui joue avec ; et, on voit tout de suite de quel côté est la violence. Il n'y a pas de doute possible...

M.F. : C'est pas du côté qu'on croit ...

D.V. C'est pas du côté qu'on croit, tout à fait.

M.F. : Mais qu'est ce qui fait que ça te repose de
venir voir les bêtes ?

(Images de tigres)

D.V. Ce qui fait que ça me repose beaucoup, c'est que
justement je n'ai rien à déchiffrer. Je n'ai rien à lire ... C'est une
espèce de gratuité de forme, alors que, un visage d'homme ... ou
un corps d'homme..., c'est une forme signifiante.

M.F. : Il y a quelque chose à entendre.

D.V. : Et dès que tu ne fais pas du visage d'un homme ou
du corps de l'homme une forme signifiante, alors tu exerces une
violence, négativement. C'est-à-dire ... c'est l'esprit qui ne se
reconnaît pas dans la forme de l'esprit. La forme de l'esprit c'est
le visage humain ... Y'en a pas d'autre.

M.F. Oui, donc qui est à déchiffrer, donc qui est à
entendre tandis que une bête c'est donné tout de
suite.

D.V. : Tout à fait. Un lion, tu as toujours l'impression
qu'il regarde au-delà de toi.

M.F. : Il n'accommode pas

D.V. On a l'impression qu'il n'accommode pas sur un
visage. Parce que accommoder sur un visage, c'est déjà chercher
le sens.

Dès que tu rencontres un visage, le fait que tu le
rencontres, c'est que tu accommodes dessus. C'est-à-dire qu'est-
ce que tu fais ? Tu cherches le regard de qui tu regardes ...

(Images du visage et du regard de Denis Vasse)

C'est ce qui est indéfiniment rejeté chez une bête
sauvage.

(images de singe)

D.V. : On va voir les singes ? ... Alors, je crois que ça
joue en plein pour le singe en particulier. C'est-à-dire un visage

qui est près de l'humain, mais qui n'est pas l'humain, qui n'est pas susceptible de déformation, et sur lequel tu peux, selon le comportement du singe, projeter les sentiments les plus violents ou les plus tendres sans que le visage soit déformé. Ce que tu ne peux jamais faire sans exercer une certaine violence avec quelqu'un à qui tu parles, car tout de suite, la force de tes affects ou des siens, va s'imprimer sur son visage.

M.F. : Ah oui, tu as une réponse.

D.V. : Oui, tu as une réponse.

M.F. : Tu es obligé de le jouer avec une réponse ...

(Ambiance de Zoo, images de singes)

(Appel d'un singe par Denis Vasse)

M.F. : Il ne répond pas.

D.V. Il ne répond pas ...

M.F. ... Et c'est ça qui repose.

D.V. : Oui, tout à fait, regarde-le.

(singes)

L'énigme, l'énigme de l'homme, c'est la vie biologique, c'est la vie animale en tant qu'il s'y reconnaît et qu'il en est radicalement différent, puisqu'il parle et qu'il ... (incompréhensible)

M.F. ... Et qu'il y a des grilles, et qu'on en est séparé.

D.V. : Tout à fait.

(Plan d'un couple avec un enfant porté sur les épaules du père)

Lecteur : Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et toutes les bêtes sauvages. Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; homme et femme il les créa.

Le Seigneur Dieu planta un jardin en Eden, et il y mit l'homme qu'il avait modelé. Le Seigneur Dieu modela encore du sol toutes les bêtes sauvages et tous les oiseaux du ciel. Il les amena à l'homme pour voir comment celui-ci les appellerait. Chacun devait porter le nom que l'homme lui aurait donné. L'homme donna des noms à tous les animaux, aux oiseaux du ciel et à toutes les bêtes sauvages. Mais pour un homme il ne trouva pas d'aide qui lui fut assortie. Genèse Ch. 1 et 2.

(Ambiance de Zoo)

D.V. : Un chien en face d'un psychotique ? Il est paralysé. Parce qu'un chien se guide à l'imaginaire de celui qui vient le voir. Or le chien est complètement paralysé devant un regard de psychotique. J'ai fait l'expérience plusieurs fois avec Zoro, mon chien.

M.F. : Il n'a pas de repère ...

D.V. : Il n'a pas de repère et ils sont aussi inhibés l'un que l'autre. Par contre, avec des animaux qui leur sont familiers, il y a une espèce de connivence entre l'animal et l'enfant que les parents connaissent très bien. Cela fait tout à fait comprendre ce que c'est qu'un visage humain, c'est-à-dire le lieu de l'apparition d'un sens ...

M.F. : Tu disais que c'était ...

D.V. : Une ouverture, somme toute.

Voix off : Là, tu parles du psychotique ?

D.V. : Je parle du psychotique dans la mesure où justement son regard ne te permet pas de rencontrer le regard que tu cherches dans un visage. Et par conséquent, c'est un visage qui n'a pas de sens, dans lequel tu te perds comme dans les yeux d'un lion ou d'un chat.

(Images de tigres)

D.V. : Je connaissais une femme qui faisait une paralysie et qui a perdu sa paralysie à partir du moment où elle est rentrée dans l'angoisse, c'est-à-dire qu'elle a découvert ce que c'était qu'un coeur brisé. Alors c'est ou le corps ou le coeur qui est brisé.

M.F. : Un animal n'a pas ce problème.

D.V. : L'animal ? Non, justement il n'y a pas cette contradiction entre la chair et l'esprit. Jamais.

(Images d'une panthère noire, et rugissements)

(À l'intérieur d'une pièce)

D.V. : L'homme, c'est un corps qui parle et qui est organisé selon cette parole, aussi bien dans son corps biologique

que dans son corps politique, corps social... (Silence) Ce qui ordonne le corps de l'homme, au sens fort du terme, l'ordre du corps de l'homme, quelque soit ce corps, qu'il soit biologique ou politique, c'est la parole.

(silence)

M.F. : Et en ce sens là alors, la parole serait toujours violente ?

D.V. : La parole est toujours violente puisqu'elle est constamment ce qui distingue, ce qui contre distingue la vie et la mort, la vérité et le mensonge, le sujet et l'autre. Donc, c'est une certaine violence que de séparer les éléments. Et, dans cette séparation même, elle est ce qui permet la rencontre. Je ne te rencontre que si je te parle. Si je te parle, c'est que tu es différent de moi et qu'en même temps, dans cette différence même, nous nous retrouvons ensemble. D'où évidemment, le surgissement extrême de la violence chez les psychotiques, d'un sujet qui va être qui va devoir vivre une sexualité qui ne peut pas être le lieu d'une parole. C'est la dissociation absolue.

(Dessins d'un psychotique visage défiguré et sculpture romane d'un diable)

Personne comme un psychotique ne pose la question du sujet, et par conséquent ta question. Personne. Puisqu'il la pose négativement. Il y a figure d'homme dans la défiguration de la figure.

C'est-à-dire que devant un psychotique, devant un enfant fou, c'est la déstructuration de la figure qui maintient ouverte la question du sens de l'homme ... comme chez quelqu'un qui n'est pas fou c'est le visage dans la mesure où, comme on le disait au parc, un visage implique la recherche de ce qu'il signifie, de cette espèce d'ouverture sur le sens. Et qui, avec une violence qui n'est pas imaginable, (la question du sens de l'homme) se renverse devant le visage d'un psychotique qui est non-visage, qui est visage dissocié ... qui est visage de mort, enfin.

(Dessin d'un psychotique et une reproduction des enfers)

C'est quand il nous est donné d'entendre une toute petite partie, infinitésimale, du vacarme de la violence qu'il y a derrière un visage muré ... (qu'apparaît la question du sujet)

(Ambiance de Zoo et images de crocodiles D.V. et M.F. derrière grilles de la cage)

D.V. : Lorsque ça apparaît sur les dessins d'enfant, ça conjugue vraiment une espèce de prototype de la bête, le crocodile...

Ne serait-ce qu'au niveau phonématique : dans la langue française, croquer / crocodile. Et par ailleurs, dans la forme, ça conjugue ce qui est de l'ordre du serpent, de la queue qui est

d'une violence extraordinaire, des écailles et de la bouche, avec ses dents que l'on voit tout le temps et qu'on peut repérer sur les dessins ; des yeux immobiles, et cette espèce d'impassibilité de mur qui est toujours chez un enfant, la forme la plus violente du mutisme et de la colère.

M.F. : Oui

(Image du crocodile et voix d'enfants : "Dès qu'on y touche y nous mord.")

D.V. : C'est la vraie bête, c'est la vraie bête. Le serpent, lui, justement il y a une nuance, je crois en particulier dans la bible : il y a une nuance de mépris. Car à cette bête-là tu peux conférer tous les sentiments que tu veux : il y a les éléments de formes qu'il faut. Alors que le serpent ... pour conférer la parole à un serpent, il faut vraiment être hors de soi. Enfin, il faut avoir quitté tout ton sens.

M.F. : Alors, tu veux dire que Eve, entendant le serpent parler, c'est un effet d'illusion total.

D.V. - Oui. C'est le tour qu'elle se joue à elle-même. C'est ce qu'elle a envie d'entendre que la bête lui dit.

M.F. : Oui.

(Images de M.F. et D.V. derrière les grilles)

D.V. C'est le mauvais esprit qui lui souffle ça. Et comment caricaturer mieux ce qui est de l'ordre de la parole que de parler dans un serpent...

M.F. : ... qui est rusé

D.V. : Imagine, ce crocodile se mettant à parler, ça devient ... ça devient ridicule ça devient comique. Or Eve, elle était tellement embringuée dans son mauvais esprit, d'avoir la puissance, de connaître le bien et le mal par elle-même qu'elle ne s'est même pas rendu compte que c'était ridicule

(Image de crocodile derrière les grilles)

D.V. : Il va vers la caméra ...

(Rires)

Lecteur :

Le serpent était le plus rusé de tous les animaux. Il dit à la femme : Alors Dieu a dit : " Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin. La femme répondit au serpent : "Nous pouvons manger de tous les arbres du jardin, mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit: " Vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas sous peine de mort." Gen, 3

(Une reproduction: Adam et Eve, l'arbre et le serpent)
(Intérieur d'une pièce)

D.V. : La parole que Dieu partage avec l'homme, car ce qu'il y a d'extraordinaire dans le récit de la Genèse, c'est que Dieu ne reprend pas la parole de l'homme. C'est le moment où la parole que Dieu partage avec l'homme se retourne contre lui à cause de l'usage qu'il en fait contre elle. Au lieu d'être le lieu dans lequel l'homme demeure avec Dieu, elle va devenir le lieu de la division de l'homme et de la séparation d'avec Dieu.

M.F. La jalousie

D.V. La jalousie

M.F. C'est ça qui ouvre l'histoire de la violence
somme toute.

D.V. : C'est ça qui ouvre l'Histoire, tout court.

(Intérieur d'une pièce.)
(Informations télévisées: " Spéculation sur les terres agricoles les
jeunes agriculteurs manifestent...")

D.V. : Je me demande si le serpent des premiers âges, le
serpent d'Eve, n'a pas aujourd'hui la forme d'un transistor

(Fond sonore des informations)

Parce que finalement, c'est aussi étonnant...enfin, on ne s'étonne plus ... devant une boîte qui tient un discours ... On croit qu'elle parle, et non seulement qu'elle parle mais ... Je suis frappé dans les cures d'enfants, dans la mesure où je travaille dans un dispensaire qui est dans un milieu assez pauvre, où il y a des ouvriers, je vois vraiment des enfants pour lesquels la violence du discours audio-visuel est telle, qu'elle les imprime.

M.F. Ça devient leur discours.

D.V. : Ça devient leur discours. J'ai un enfant actuellement de trois ans et demi qui parle très mal, qui a beaucoup de difficultés et qui a été adressé vers moi à cause de la maîtresse. Son discours est complètement dissocié, saccagé : il me parle de Daniel Guichard... qui est dans le désert,... de la mort de Prévert... C'est le discours de cet enfant de trois ans et demi.

Dessin d'enfant de la première émission

M.F. ; Il parle comme la boîte.

D.V. : Il me parle comme la boîte.

(Informations télévisées... Invité de ce journal, Georges Marchais, La gauche après les faits. G.M. : "Nous avons estimé qu'il fallait informer les Françaises et les Français. C'est un principe pour nous, vous savez ..."

D.V. : Le principe n'est pas de parler à quelqu'un, c'est de l'informer, c'est-à-dire de le rendre conforme au discours que tu tiens ... Il n'y a qu'à voir, depuis le début de l'émission, il ne lui a pas laissé ouvrir la bouche parce qu'il vient dire ce qu'il a à dire, un point c'est tout. C'est-à-dire, il n'est jamais interrogé lui-même sur ce qu'il dit, sur le discours. Or je crois qu'une humanité qui se laisse conduire par le discours qu'elle produit, sans jamais que ce discours l'interroge comme étant inadéquat par rapport à ce qu'elle veut dire, à ses propres paroles, au réel qui vient heurter dans ce qu'elle répète parfois sans comprendre, c'est une humanité perdue. C'est une humanité conforme. C'est une humanité qui a remplacé l'expérience de la parole par une idéologie à laquelle tout le monde doit se conformer, qu'elle soit de droite ou de gauche.

M.F. : Ce qui te frappe surtout, au fond, c'est que tout ça est égal. Il y a quelque chose de ...

(Coupure du son de la télévision)

D.V. : Tout ça est du discours. On touche de nos jours, à cause de la possibilité que nos instruments représentent, possibilité de duplication du discours, de multiplication du discours, on touche à un phénomène qui, à mon avis, est le plus violent qui soit et qui est celui de la dérision.

M.F. : Tout devenant insignifiant par cette multiplication.

D.V. : C'est-à-dire que la multiplication du discours rend insignifiant ce dont ce discours témoigne, à savoir du surgissement de la parole dans l'homme.

M.F. : Et c'est ça qui t'angoisse.

D.V. : Je trouve ça très angoissant, évidemment. C'est la ruse du monde moderne,

M.F. : La ruse à laquelle on se laisse prendre.

D.V. : Oui, c'est-à-dire que le monde moderne croit, ou veut croire que les choses parlent. C'est ça la technique : c'est quand il faut prendre une décision médicale uniquement à partir d'un certain nombre de données techniques ; c'est quand il faut prendre une décision politique uniquement à partir d'un certain nombre de données techniques dont le traitement est confié à un ordinateur.

M.F. : Les choses parlent sans nous.

D.V. Les choses parlent sans nous.

M.F. Alors que c'est nous qui leur prêtons la voix.

D.V. : Oui, tout à fait. Pour moi justement, le monde audio-visuel n'a pas de voix, au sens où j'entends le concept de voix c'est-à-dire à dire comme le rapport entre le discours et la Parole. La seule chose qui fait que nous savons que ça parle en nous, c'est que nous avons une voix. Je dirais qu'aujourd'hui, enfin, c'est pour ça que je parle du silence, les hommes n'ont plus de voix. Alors ils ont des leaders qui racontent des discours et qui sont conformes à l'idéologie que, selon la conception de un tel, on devrait avoir. Mais la voix de l'homme on ne l'entend plus.

M.F. : Mais comment en sortir ? Je veux dire : est-ce qu'il y a une issue à cette violence ? Parce qu'alors, nous, on est condamné là-dedans ?

D.V. : Je crois que ... en étant là je me contredis moi-même, mais enfin, je n'échappe pas à tous les processus que je décris... je crois que la vraie dimension de la parole aujourd'hui – sans doute que peu d'hommes la tiennent, ou peu d'hommes savent qu'ils la tiennent – est je crois dans le silence.

(silence)

M.F. : C'est-à-dire dans le renoncement à ce discours, à avoir une place dans ce discours ...

D.V. : Et surtout dans l'écoute de ce discours...

M.F. : ... Et de ce qu'il est ...

D.V. : Et dans la force que donne l'espoir, ou je ne sais comment il faudrait dire ... Dans l'écoute de ce discours, avec l'espoir d'en être délivré. Et je crois finalement, profondément, que tout homme, toute société, a à être délivré de son propre discours ...

(Générique)

"À force de jeter mon coeur dans un micro
portant les projecteurs comme une croix dans le dos,
j'ai oublié de vivre, j'ai oublié de vivre--."

VIOLENCE ET PAROLE

3ème émission,

Le sacrifice d'Isaac et la tentation de l'origine.

Réalisée en l'Abbatiale de St Benoît sur Loire,

auprès de deux chapiteaux romans

Le texte est tiré de la bande son.

(Le Chapiteau)

(Voix)

Abraham !
Abraham !

Lecteur

"Abraham, Abraham, prends ton fils, ton unique que tu chéris, Isaac et va-t-en au pays de Moriya, et là tu l'offriras en holocauste sur une montagne que je t'indiquerai. Abraham se leva tôt, sella son âne et prit avec lui deux de ses serviteurs et son fils Isaac. Il fendit le bois de l'holocauste et se mit en route pour l'endroit que Dieu lui avait dit". Gen - 22 - 1 à 6

La Tentation Abraham

Denis Vasse

Demander à un père de sacrifier son fils c'est ... On ne peut pas réaliser la violence que cela produit, car c'est vraiment une violence extrême en ce sens que cela secoue l'identité même du père et du fils dans cet acte. C'est-à-dire que la violence qui est exercée est telle que, s'il fait ça, c'est que ce n'est pas un homme.

Lecteur

"Dieu dit à Abraham Ta femme Saraï, je la bénirai et même je te donnerai d'elle un fils. Je la bénirai, elle deviendra des peuples, des rois des nations viendront d'elle. Abraham tomba la face contre terre, et il se mit à rire, car il se disait en lui-même : "un fils naîtra-t-il à un homme de 100 ans et Saraï qui a 90 ans va-t-elle enfanter" ? Gen - 17 - 15 à 17.

D.V. Tu ris pour effacer la peur! Que fait un gosse dans un couloir noir... Quand il dit ah ah ah ! j'ai pas peur du loup ... ça veut dire qu'il en a peur, n'est-ce pas. Il rit pour conjurer, pour exorciser la peur.

Michel Farin

Oui, et ce qui est inimaginable risque d'arriver.

D.V. Voilà, ce qui est inimaginable risque d'arriver. Je crois que le mot "risque" est le vrai mot. C'est que justement ça met la manière dont nous nous imaginons, dont nous nous voyons, en doute, par ce qui arrive. Cette manière dont Isaac arrive, dans le rire, c'est qu'il arrive là un sujet, quelqu'un, promis par une voix qui est dictée comme celle de Dieu, dans le texte : ceci ne peut pas être produit par la chair.

Lecteur

"Le Seigneur visita Sara comme il avait dit. Sara conçut et enfanta à Abraham un fils dans sa vieillesse, au temps que Dieu avait, marqué. Au fils qui lui naquit Abraham donna le nom d'Isaac. Et Sara dit : "Dieu m'a donné de quoi rire". Tous ceux qui l'apprendront me souriront". Gen - 21 - 1 à 6

D. V. lecteur

"Après ces évènements, il advint que l'Elohim éprouva Abraham. Il lui dit : "Abraham". Il dit ; "me voici". (Nef de l'église) Il dit : "Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac va t-en au pays de Moriyya, et là, offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que je te dirai. Gen - 22 1 et 2

D.V. "Prends ton fils, ton unique. Offre-le en holocauste, sur l'une des montagnes que je te dirai".

Devant un tel texte, ce qui vient, c'est : c'est pas vrai

M.F. : Aussi on peut dire : Dieu ne peut pas parler comme ça.

D.V. : Alors, d'une certaine manière, oui, ce n'est pas vrai. C'est ça qui fait dire que ce n'est pas vrai puisque

Dieu, cette voix de Dieu est contradictoire d'avec elle-même. Elle demande en sacrifice ce qu'elle a offert, en enfant, en don. La révolte, la peur, la contradiction que ça provoque chez le lecteur, si on lit bien le texte, cette contradiction, elle est en Dieu.

M.F. C'est-à-dire que c'est insensé pour nous.

D.V. : C'est déjà insensé que nous naissions et que nous mourions. C'est encore plus insensé si Dieu est Dieu, s'Il commande quelque chose, que nous naissions pour lui, et que nous mourions pour lui - sur son ordre - ça déplace le sens, ça veut dire que la vie et la mort aux yeux de Dieu ne sont pas la valeur suprême. Que ce qu'il cherche, ce qui est cherché c'est cet interlocuteur de Dieu qui peut mettre avec la même obéissance dans le plateau de la balance, la vie et la mort de son propre enfant à partir du moment où elle lui est demandée.

M.F. : Mais alors on a aussi l'impression qu'il y a quelque chose d'inhumain là-dedans.

D.V. : Ah oui ! Dieu est inhumain ! Il n'y a qu'à voir ... la violence qu'il y a dans une mère au chevet de son enfant mort !

(Isaac les yeux bandés)

C'est toujours : " Mais alors pourquoi me l'avez-vous donné ?" Et alors ceci est rendu encore plus fort par le fait que c'est Dieu qui demande à Abraham de lui offrir son fils ... Or on voit bien que, quand son propre enfant meurt la seule manière d'en sortir, de sortir de cette mort... c'est de faire le deuil de l'enfant ... C'est-à-dire d'une certaine manière, d'accepter que ce soit comme ça, d'offrir... d'offrir que ce qui arrive, arrive ... Tout se passe comme si, pour Abraham il pouvait être question, d'engendrer une vie sans plaisir et de tuer, de faire mourir sans peine.

M.F. Sans souffrance.

D.V. Sans souffrance. Autrement dit ça ne réfère plus la vie et la mort au sentiment que l'on peut en avoir, sentiment de culpabilité en particulier, la culpabilité

d'avoir du plaisir dans la mise au jour d'un enfant, la culpabilité d'avoir à tuer ou à accepter la mort d'un Etre cher. C'est ça je crois, qui donne à ce texte une dimension inouïe et qui est ce que nous indique en nous-mêmes notre propre désir, à savoir, quelque chose d'inimaginable qui serait une souffrance sans culpabilité ou une joie sans raison. Je crois que tout homme au fond de lui cherche cela, parce que c'est un comble d'une certaine manière. Tu vois bien que ce comble c'est l'avivement incessant du désir et non pas d'être comblé par un objet.

Or c'est ça que manifeste Abraham. C'est ça qui se manifeste dans ce jeu de : "Je te donne et je te redemande ce que je t'ai donné". C'est pour savoir si le désir d'Abraham s'est refermé sur le don, c'est-à-dire, à été comblé par la chose, fut-elle, un enfant. Et c'est cela "l'épreuve".

D.V. lecteur

"Après tous ces événements, il advint que l'Elohim éprouva Abraham".

L'épreuve pour l'homme c'est toujours cette tentation de se refermer sur l'objet qui a été donné, en tant qu' il est ramené à l'ordre de la possession.

(Silence - Une cloche sonne l'heure.)

(Travelling sur l'arche entre les deux chapiteaux : tentation d'Abraham tentation d'Eve)

M.F. Abraham ! Abraham !

Prends ton fils, ton unique, quitte ton pays, ta parenté, la maison de ton père, quitte le monde sans voix qui s'est refermé sur Adam et Eve par la ruse du serpent.

(Cloche)

D.V. Alors là, dès le début de l'histoire nous sommes, nous les hommes le fruit de la sexualité, déconnectés violemment de la parole de Dieu par le mensonge d'Eve. Au milieu du jardin, il y a un arbre dont Dieu a interdit les fruits à l'homme. Dieu a dit à Adam et Eve: " De tous les arbres du jardin, tu peux en manger, mais de celui qui est au centre du jardin, tu n'en mangeras pas".

M.F. : Autre lieu de rendez-vous.

D.V. : Autre lieu de rendez-vous.

(Chapiteau d'Abraham)

Et là, avec Abraham, l'humanité en Isaac, dans le fils, se retrouve comme le fruit de la Parole ...

M.F. : Donc l'homme détaché du mensonge.

D.V. : Donc l'homme détaché du mensonge. Son sexe, la génération, n'a plus à cacher la parole de Dieu comme ça l'est dans l'exercice de la sexualité avec Adam et Eve.

M.F. : Autrement dit : Abraham aurait fait comme Eve. Qu'est-ce qu'il faisait ? - Il tuait son fils, malgré la voix de Dieu ? Il tuait son fils, malgré la voix de Dieu ?

D.V. : Abraham aurait fait comme Eve ? ... Il n'en aurait même pas eu

M.F. Oui c'est vrai.

D.V. : Il n'aurait même pas eu d'enfant. Il était stérile pour toujours. Vraiment, en y réfléchissant, de plus en plus, je crois que celui qui a fait ces deux chapiteaux ne l'a pas fait par hasard.

(Plan d'un chapiteau à l'autre par l'arche)

- Silence -

Cette arche est appuyée d'un côté sur la tentation d'Eve et le fait qu'elle soit chassée du Paradis en se cachant le sexe et, le mouvement de l'arche, nous amène au sacrifice d'Abraham qui rouvre les bras et qui, par là même, reçoit à nouveau la parole de Dieu, en y communiant.

M.F. : On peut dire que c'est la violence de Dieu qui rouvre les bras de l'homme.

D.V. : C'est la violence de Dieu qui rouvre les bras de l'homme et qui lui dit : " Je suis présent là où tu ne savais pas que j'étais, c'est-à-dire dans ton coeur brisé par le mensonge." Le mensonge reconnu.

(L'arche et les deux chapiteaux)

- Orgue -

(Choeur et nef de l'abbatiale)

- Voix -

Lecteur

Abraham !

Il répondit : " me voici".

D.V. : Les trois: "Je suis là", d'Abraham,

- le premier, c'est au début du texte quand Dieu appelle Abraham pour l'éprouver;

- au milieu du texte...

M.F. Abraham ! Abraham !

Il répond

D.V. : "me voici"

- Au milieu du texte, à ce moment-là, c'est Isaac son fils qui appelle Abraham, son père.

M.F. Mon père!

D.V. : Il lui dit: " Mon père!"

Il lui répond: " Me voici." Et alors, on peut voir, il peut répondre en toute vérité aussi bien à Dieu qui l'a nommé, donc qui l'a créé, qui l'a engendré, qu'à son fils qui l'appelle.

" Mon père", " me voici ".

Il est là, au milieu même de la contradiction. Il est là, selon Dieu. C'est Dieu qui le lui demande. C'est le désir de Dieu. C'est le désir de cette voix qui lui demande le sacrifice de son fils et qui lui permet de répondre authentiquement, dans l'axe de la vérité : "Me voici".

Car, si tu allais tuer ton fils et que tout à coup, ton fils te dise : "Papa", tu tournerais les yeux et tu pleurerais, si tu es un bon père. Si tu es un méchant, tu ne répondrais pas. Mais, tu vois bien que cette paternité, la possibilité d'engendrer Isaac, n'est pas référée au sentiment qu'a Abraham d'être le père d'Isaac, alors même qu'il l'est.

-Silence -

Il y a d'ailleurs dans le texte quelque chose de

très beau. C'est-à-dire, qu'à partir du moment où Abraham laisse l'âne et ses serviteurs pour aller au lieu du sacrifice, il est écrit : " Ils marchent ensemble",

M.F. lisant :
"Ils marchèrent ensemble..."

D.V. "Ils marchèrent ensemble".

M.F. "Abraham prit le bois de l'holocauste le chargea sur son fils Isaac, lui-même prit en main le feu et le couteau. Et ils s'en allèrent tous deux ensemble." Gen - 22,6. -
..."Et ils s'en allèrent tous deux ensemble ..."

D.V. "Ils s'en allèrent tous deux ensemble" qui est repris au verset 8. "Et tous deux marchèrent ensemble".

(Travelling sur le chapiteau du sacrifice)

Lecteur

"Isaac s'adressa à son père Abraham et dit : "mon père". Il répondit : "me voici, mon fils". Eh bien, reprit,-il, voilà le feu et le bois, mais où est l'agneau pour l'holocauste ? Abraham répondit : "c'est Dieu qui pourvoira à l'agneau pour l'holocauste, mon fils". Et ils s'en allèrent tous deux ensemble. Gen 22,7-8.

D.V. C'est inhumain ! Donc, faire un acte qui a cette dimension d'inhumanité, c'est une mise en cause ultime de ce qu'est l'homme ... C'est le cœur d'Abraham qui est brisé. Et c'est par cette brisure du cœur, cette violence ultime faite à Abraham quant à son identité d'être humain, que Dieu se signifie. Dieu se signifie jusque dans cette violence-là. C'est-à-dire jusque dans la mort.

M.F. Oui.

D.V. Alors, je crois que le texte d'Abraham contient de fait, jusqu'au bout, en gigognes, toutes ces violences accumulées. Alors toutes ces violences sont traversées par quoi ? Par quelque chose, qu'on dit être de l'ordre du désir de Dieu.

M.F. Alors là la source de la violence, c'est Dieu.
C'est pas nos péchés, nos trucs, nos ...

D.V. Nous ne pouvons concevoir Dieu qu'à travers la violence qu'il y a à accepter, que la mort et la vie soient

équivalamment signifiantes pour Dieu. C'est-à-dire cette violence qu'il y a à accepter la mort comme on accepte la vie, et, à un degré de plus, à offrir la mort comme on offre la vie... C'est une violence sans raison... tout à fait... La violence sans raison, c'est la violence qui finalement entraîne les vraies décisions dans la vie.

M.F. Oui, par exemple c'est pas une impulsion ?

D.V. : Ah ce n'est pas une impulsion, tout à fait !
L'impulsion étant ce qui te conduit imaginairement à faire quelque chose. Et tu ne te rends pas compte de ce qui te conduit à le faire. Donc, l'impulsion c'est que tu es agi par une raison inconsciente que tu ne veux pas t'avouer.

M.F. Là, il n'y a pas d'impulsion d'Abraham.

D.V. : Là il n'y a pas d'impulsion d'Abraham, ce n'est pas lui qui a voulu que son enfant naisse.

M.F. Oui. Il n'y a pas de raison non plus.
Alors ? il n'y a qu'une voix ...

D.V. : Il n'y a qu'une voix...

(L'ange du chapiteau)

Alors ce qui pose un immense point d'interrogation sur cette voix. Qu'est ce que c'est que cette voix ?

- Silence-

Lecteur

" Quand il fut arrivé à l'endroit que Dieu lui avait indiqué, il y éleva l'autel et disposa le bois.
Puis il lia son fils Isaac et le mit sur l'autel, pardessus le bois. Gen - 22,9.

- Silence-

D.V. : Le lieu du rendez-vous, sur la montagne qui appartient à une certaine terre, que Dieu a donnée. Sur ce lieu du rendez-vous, l'autel, sur l'autel, le bois, sur le bois, Isaac, sur Isaac, la main d'Abraham portant le couteau. Alors : "il étend la main et il porte le couteau", les deux en même temps.

M.F. : Et on voit bien d'ailleurs,
(sur le chapiteau) on voit les deux.

D.V. : On voit les deux. Il étend la main sur son fils et il porte le couteau. Et c'est le fait de tuer Isaac qui va signifier aux yeux de Dieu que c'est son fils, à lui, puisqu'il peut le donner.

(Ambiance d'église)

Lecteur

"Abraham !Abraham ! Il répondit me voici. L'ange dit : "n'étends pas la main contre l'enfant ; ne lui fait aucun mal. Je sais maintenant que tu crains Dieu. Tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique."

(Ambiance d'église)

"Abraham leva les yeux et vit un bélier qui s'était pris par les cornes dans un buisson. Et Abraham alla prendre le bélier et l'offrit en holocauste à la place de son fils." Gen - 22,11-13.

D.V. : Qu'est-ce que c'est cet agneau de Dieu, dans le sacrifice, qui est équivalent au fils d'un homme, au fils d'Abraham ? Car enfin, ce serait bien ridicule s'il y avait toute cette mise en scène, si je te demandais ton enfant et qu'au moment où tu vas le sacrifier, je t'apporte un agneau. Ce serait grotesque si cet agneau ne signifiait pas, n'ouvrirait pas sur l'interrogation de ce que c'est que le fils pour Dieu.

Abraham et Isaac se séparent de l'âne et des serviteurs et c'est dans cette intimité du père et du fils qu'apparaît l'ange de Yahvé.

M.F. : C'est-à-dire la présence de Dieu.

D.V. : La présence de Dieu, tout à fait.

(Ambiance d'église)
(Célébration de l'Eucharistie)

Lecteur

À ce lieu Abraham donna le nom de "Yahvé, pourvoit" en sorte qu'on dit aujourd'hui : "sur la montagne, le Seigneur pourvoit". Gen - 22,14.

(Ambiance d'église)
(Offertoire.)
(Encensement de l'autel)

Lecteur

" L'ange du Seigneur appela une seconde fois Abraham du ciel et il dit : "Je jure par moi-même parole du Seigneur, parce que tu as fait cela, que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable qui est sur le bord de la mer. Par ta postérité se béniront toutes les nations de la terre, en retour de ton obéissance" Gen - 22,15-18.

Le célébrant de l'Eucharistie :

" Comme nous l'avons appris du Sauveur, et selon son commandement, nous osons dire :

Notre Père qui êtes aux cieux,

Que ton nom soit sanctifié

Que ton règne arrive,

Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel,

Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour,

Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés

Et ne nous soumets pas à la tentation

Mais délivre-nous du mal ...

(Générique)